

Andrei, Carmen

Considérations sur les stéréotypes socioculturels reflétés dans la littérature canadienne francophone

In: *Variations on community: the Canadian space*. Otrisalová, Lucia (editor); Martonyi, Éva (editor). 1st edition Brno: Masaryk University, 2013, pp. 21-28

ISBN 978-80-210-6404-1

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/digilib.81393>

Access Date: 22. 03. 2025

Version: 20250212

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Carmen Andrei

Université « Dunărea de Jos » de Galați, Roumanie

Considérations sur les stéréotypes socioculturels reflétés dans la littérature canadienne francophone

Résumé

Les Canadiens se caractérisent par une diversité culturelle étonnante, justement par la différence, par la pluralité des identités individuelles et collectives. Les stéréotypes culturels se fondent sur de petites mythologies, employées dans leur sens de « caractères récurrents », mythologies qui sont colportées avec fierté tant à l'intérieur du pays qu'à son extérieur, par les Canadiens eux-mêmes et par les étrangers. Par la surenchère appréciative ou dépréciative, ces mythologies portent sur : l'espace, le climat (l'hiver canadien qui a découragé les premiers colons) et la mobilité vs l'enracinement. Nous proposons un survol analytique de ces stéréotypes qui suscitent de vifs débats pro et contra en agaçant ainsi l'intérêt des anthropologues culturels, survol doublé par des fragments littéraires où ces stéréotypes dialoguent, se reflètent, renforcent ou contestent leur caractère.

Abstract

Canadian society is characterized by an amazing cultural diversity, which results precisely from the differences between and the plurality of individual and collective identities. Cultural stereotypes are based on "small" mythologies that are used as "recursive characters" and are proudly spread both inside and outside the country by the Canadians themselves as well as by the foreigners. Whether appreciative or derogatory in meaning, these mythologies concern: space, climate (the Canadian winter which discouraged the first settlers) and mobility as opposed to settling. Our paper proposes an analytical overview of these stereotypes that have stirred up heated debates, arousing thus the interest of cultural anthropologists, supported by excerpts from literary texts in which these stereotypes interact, reflect, reinforce or challenge their character.

Liminaire

Le but de notre article est de présenter quelques stéréotypes socioculturels canadiens, compris dans leur sens de caractères récurrents, stéréotypes qui ont fondé de « petites mythologies », à savoir des significations imaginaires qui socialisent la vie des Canadiens, colportées et admises à l'unanimité, telles qui se sont enracinées dans l'imaginaire collectif et ressenties par eux-mêmes ou par Autrui comme une valorisation ou une dévalorisation. Notre intérêt est également motivé par le fait que, comme l'affirme Marc Bloc en spécialiste, les stéréotypes nationaux structurent les représentations collectives et l'imaginaire populaire et influencent le mode de connaissance individuel de l'altérité culturelle (Bosche, Web).

Variations sur la Communauté :

l'espace canadien



Le journaliste Walter Lippman, un des premiers à se pencher sur ce sujet, a mené des recherches intra-sociétales qui montraient que le stéréotype aide à conserver le *statu quo* social. Dès 1922, il l'a défini comme un élément qui a une tendance universelle à regrouper les événements et les objets sur la base d'une similarité, associé donc à un raisonnement syllogistique ayant un caractère de généralisation. Sa définition, importante, à rappeler dans les grandes lignes, est énoncée avec raffinement, comme suit :

Une structure (*pattern*) de stéréotype n'est pas neutre. C'est la garantie de notre amour-propre; c'est la protection, contre le monde, du sens de notre propre valeur, de notre propre position et de nos propres droits. Les stéréotypes sont ainsi hautement chargés des sentiments qui leur sont attachés. Ils sont la forteresse de la tradition, et derrière ses défenses, nous pouvons continuer à nous sentir en sécurité dans la position que nous occupons. (Lippman 96)¹

Un survol de la littérature spécialisée nous fait retenir plusieurs propos qui nous servent d'idées-maîtresses dans nos analyses :

- a) les stéréotypes sont des structures cognitives stockées dans la mémoire qui affectent la perception et le comportement au niveau du groupe (Cernat 25) et se constituent en moyens d'économie cognitive (Cernat 52)² ; l'étude de la littérature canadienne francophone abonde en exemples d'œuvres construites sur l'image positive de *l'in-groupe* (l'hiver favorise l'auto-ancrage) ou *l'out-groupe* (le nomade, l'aventurier préfère l'out-groupe pour être différent des autres) ;
- b) les stéréotypes sont des représentations socioculturelles³ caractérisées par deux phénomènes antagoniques, *l'ancrage* (le transfert des objets et des phénomènes nouveaux dans un système de catégories existantes) et *l'objectivation* (l'abstractivité).

Vu le manque de consensus et les vives controverses qui séparent les spécialistes en psychologie interculturelle (*cross-cultural psychology*) au sujet d'une définition globalisante et satisfaisante de la notion de **stéréotype**, nous avons choisi d'appliquer la notion en question comme support à l'élaboration des représentations, des images et des symboles qui contribuent à la construction de l'identité canadienne, dans son double aspect d'identité individuelle et d'identité collective. Même si notre définition opérationnelle est incomplète (puisque la relation individu-groupe n'est pas expliquée de manière satisfaisante), nous allons utiliser la notion de stéréotype dans son sens le plus large d'instruments collectifs de représentation et d'action (Cernat 60).

- 1) Cité par Bosche, Marc. « Des préjugés aux stéréotypes », *Sites.google.com. articlesmarcbosche*. Copyright Marc Blosche, 2005-2007, Web. 20 septembre 2012.
- 2) Quoique extrêmement intéressante, cette acception ne s'avère pas trop opérante dans notre travail. Elle relève de la psychologie sociale et montre que les stéréotypes fonctionnent lorsque l'individualisation est plus difficile (Cernat, p. 54), qu'ils existent bel et bien puisqu'ils apportent des bénéfices cognitifs importants dans le processus euristique de l'information (Cernat, p. 56).
- 3) Dans ce sens, voir l'ouvrage très ponctuel sur les représentations sociales sous la direction de Denise Jodelet, *Les Représentations sociales*, Paris, PUF, 1989.



L'étendue spatiale

Le climat est une composante importante dans la description de cette terre à part. L'imaginaire canadien, est donc fortement marqué par cette composante essentielle : **l'espace**. Cet espace immense est soumis aux excès climatiques. Le Canada s'étend sur 10 millions km² environ, ce qui le range en deuxième place comme territoire national. Sculpté par le froid, l'humidité, le vent, il est soit naturellement assimilé par l'habitant, soit une entrave qui empêche l'étranger de se l'approprier. C'est un espace qu'il a fallu défricher, cultiver, peupler. Il est synonyme d'aventure, de conquête de nouvelles terres, d'enracinement, de mise en propriété à la fois.

La littérature abonde en personnages paradoxaux hantés par l'ailleurs, le lointain, par le désir d'aventure, mais figés par l'attachement viscéral au « rang » légué par les ancêtres. L'Ouest est à la base du stéréotype du rêve américain, rêve de s'approprier l'américanité, autrement dit l'*American Dream*. Prendre la direction de l'Ouest est synonyme du futur, de l'indépendance, comme on le retrouve dans *Pélagie-la-Charrette* d'Antonine Maillet. Dans un roman postmoderne de Jacques Poulin, *Volkswagen Blues*, Jack Waterman part à la recherche d'une identité, de son américanité francophone⁴. Les deux protagonistes sortent du Vieux-Québec, s'éloignent du Saint-Laurent et arrivent à traverser plusieurs Amériques panoramiques : une Amérique moderne, l'Amérique des colons, l'Amérique mythique des héros de Far West, l'Amérique des Indiens, etc. Le minibus Volkswagen représente « un espace identitaire », un micro-cosmos rassurant, une cloche protectrice qui avance vaillamment à la découverte d'un macro-cosmos, l'étendue spatiale proprement dite que les héros parcourent. Le voyage dans l'immense espace, doublé par le voyage dans le temps aboutit à la conquête d'une nouvelle identité dans un nouvel espace à soi, le Québec (Voiculescu 296).

Si aller vers l'Ouest signifie se diriger vers l'Autre, vers l'Américain, prendre le Nord, c'est un *topos* usité dans les romans d'aventures. La perception du Nord est avant tout « glaciale », le pergélisol et la toundra scandent des étendues ouvertes à l'imprévu et à l'action pionnière. Les spécialistes en parlent comme suit :

On peut comprendre qu'en raison de l'étendue du territoire et de la disparité des espaces habités, les notions de frontières, de limite, de distance aient pris une résonance toute particulière. C'est ainsi que « l'appel du Nord » dans la littérature québécoise a suscité, entre autres thèmes, un discours récurrent. (Gasquy-Resch 54)

L'hiver

Dès les relations de voyage de Cartier on retrouve les premiers témoignages sur les rigueurs du climat canadien. Après avoir passé un été paradisiaque lors de son deuxième voyage au

4) Le personnage principal, Jack Waterman, un écrivain méconnu en panne d'inspiration, arrivé dans la quarantaine, part à la recherche de son frère disparu depuis 15 ans, muni d'une seule carte postale que celui-ci lui avait envoyée de Gaspésie, carte sur laquelle figurait un texte de Jacques Cartier. La rencontre fortuite d'une grande fille mystérieuse, la Grande Sauterelle, est heureuse : un été durant, elle sera sa compagne de voyage et son guide éclairé.



Canada, Cartier et son équipage y retournent et sont pris au dépourvu par un rude hiver et frappés de plus par une maladie mystérieuse, le scorbut :

Depuis la mi-novembre jusqu'au quinzième jour d'avril, avons été continuellement enfermés dans les glaces, lesquelles avaient plus de deux brasses d'épaisseur, et dessus la terre, il y avait la hauteur de quatre pieds de neige et plus, tellement qu'elle était plus haute que les bords de nos navires ; lesquelles ont duré jusqu'audit temps, en sorte que nos breuvages étaient tout gelés dans leurs futailles. Et par dedans nosdits navires, tant en bas qu'en haut la glace était contre les bords, à quatre doigts d'épaisseur. (Cartier 119)⁵

Dans *Mon pays* de 1964, le chanteur Gilles Vigneault parle des grandes espaces, des dures saisons et de la vie difficile. Nous y avons une preuve de plus qui témoigne d'un stéréotype enraciné relatif au climat éminemment froid :

Mon pays ce n'est pas un pays c'est l'hiver
 Mon jardin ce n'est pas un jardin
 c'est la plaine
 Mon chemin ce n'est pas un chemin
 c'est la neige

L'hommage poursuit par de beaux développements rhétoriques : dans « ce pays de poudrière », « Dans la blanche cérémonie / Où la neige au vent se marie », « Ma maison ce n'est pas ma maison / c'est froidure », clôturés par un hymne à l'amour : « C'est pour toi que je veux posséder / mes hivers... » (Vigneault 179)

L'hiver a longtemps été synonyme de solitude, de repli sur soi, de silence. Dans le poème *Soir d'hiver*, Emile Nelligan exploite ce thème de manière symboliste pour développer des motifs qui s'y rattachent : l'immobilité invite à la méditation sur la condition humaine. Dans un jeu d'allitérations et d'assonances enchevêtrées, le poète construit un petit poème sur Rien, où il dit son ennui de vivre et de mourir :

Ah ! Comme la neige a neigé !	Tous les étangs gisent gelés
Ma vitre est un jardin de givre.	Mon âme est noire : Où vis-je ? où vais-je ?
Ah ! Comme la neige a neigé !	Tous ses espoirs gisent gelés :
Qu'est-ce que le spasme de vivre	Je suis la nouvelle Norvège
O la douleur que j'ai, que j'ai !	D'où les blonds ciels s'en sont allés.

Dans une huile sur toile célèbre du peintre Jean-Paul Lemieux, peintre des grands espaces vides et inquiétants, *Hommage à Nelligan* (1971), on retrouve une interprétation figurative du personnage mythique qu'est devenu Nelligan, le premier poète québécois de l'espace intérieur et de l'angoisse. Le poète y est représenté dans le square Saint-Louis à Montréal, emmitoufflé,

5) Cité par Heinz Wiemann et Roger Chamberland. *Littérature québécoise. Des origines à nos jours. Textes et méthodes*. Québec, Hurtubise: HMH, 1996, p. 9



habillé en noir (avec un chapeau melon en plus par rapport à une autre photo célèbre que l'on a gardée de lui), perdu dans ses pensées, il ignore autant le personnage féminin à l'extrême droite, pourtant situé près de lui que les silhouettes qui déambulent au loin.

L'hiver, lui aussi une fois assumé, acquiert la valeur de solidarité communautaire, qui implique l'idée d'aide de l'Autre, d'entraide. Dans la littérature moderne, l'hiver est devenu le stéréotype culturel de la permanence. Un roman postmoderne en témoigne dans les lignes suivantes :

Les saisons se succèdent mais à seule fin, semble-t-il, de revenir à l'hiver. L'hiver est la seule dimension de l'année, il hante le printemps, il obsède l'été, habite déjà l'automne. Un an passe pendant lequel on a gardé le souvenir du froid ; on est de retour à ce qu'il semble qu'on n'ait jamais quitté. (Gélinas 73)

Dans *Kamouraska*, Anne Hébert décrit l'imaginaire de la neige dans des déploiements rhétoriques à l'allure de métaphores filées. Dans le fragment ci-dessous, la narratrice, Elisabeth d'Aulnières accompagne mentalement, sur la route de Kamouraska, le docteur George Nelson, qui est à la recherche d'une auberge salvatrice :

George Nelson serait-il égaré, perdu, mort gelé dans la neige ? Attention à l'apparente douceur de la neige. Les flocons en rangs serrés, sur nous, autour de nous. Comment prévenir George ? Lui dire de ne pas se laisser prendre par la rêverie qui vient de la neige. Cette ivresse calme, cette fascination insidieuse (à peine un léger pincement au cœur, et nous glissons, peu à peu, d'abandon en abandon, de songerie en songerie, vers le sommeil le plus profond). Ne pas se laisser désarmer. Conserver vivaces, tout amour et toute haine. La neige étale, à perte de vue, nivelant paysage, ville et village, homme et bête. Toute joie ou peine annulées. Tout projet étouffé dans sa source. Tandis que le froid complice s'insinue et propose sa paix mortelle [...]. (Hubert 270–271)⁶

Elle n'hésite pas à s'adresser à son futur amant, à le conseiller de ne pas laisser ses guides, de ne pas céder à la tentation de la lassitude, de l'engourdissement des jambes et du sommeil pesant, en proie de cette paix « incommensurable, perfide (*loc. cit.*) que la neige institue. Plus loin, lorsqu'elle se remémore les mésaventures dramatiques de sa vie, en « témoin principal de cette histoire de neige et de fureur », elle commence la confession toujours par le rappel de la neige :

La neige. Ce n'est pas encore la fin du monde. Ce n'est que la neige. La neige à perte de vue, comme un naufrage. Me voici à mon poste, derrière le voilage de la fenêtre de ma chambre. La rue Augusta est là, toute blanche, à mes pieds. Les traces de traîneaux luisent sur la neige durcie. Les ombres sont très bleus [...] Les arbres secs crissent dans le vent. Voyante. Je suis voyante. Immobile et lourde (je dois accoucher bientôt.) Extralucide, on m'a placée là pour que je voie tout, que j'entende tout. (Hébert 184–185)

6) Cité par Gauvin & Miron. *Ecrivains contemporains du Québec* (anthologie). Montréal: L'Hexagone. coll. « Typo », 1989.



Dans un chapitre intitulé « Le curieux avantage de vivre dans un pays froid » du roman *L'Sil américain* (1989), Pierre Morency réconcilie son lecteur avec les inconvénients de l'hiver, tellement décriés. En réfléchissant à l'importance de la neige dans l'histoire du Canada, il la compare à la roue des Amérindiens qui permettait le déplacement des territoires isolés et enneigés. C'est grâce à elle que la *tobagane* des Montagnais et le *kometik* des Inuit furent créés. De surcroît, c'est grâce à elle que la *raquette*⁷ a vu le jour. Pour cet écrivain, « la neige n'a jamais été synonyme du froid », mais bien au contraire, il apprécie « la chaleur du froid » qui assure la survie des animaux et des oiseaux durant les plus dures semaines de l'hiver (Morency 351–352).

Mobilité vs enracinement

Lors de la colonisation, aux XVII^e-XVIII^e siècles, les Français ont apporté avec eux leur savoir-faire, leurs traditions, leur organisation sociale, bref un mode de vie. Petit à petit, ils ont dû s'adapter aux rigueurs du climat, s'habituer aux grands espaces, au manque de ressources. Ils ont, certes, subi à leur tour l'influence des Amérindiens, ont même adopté leurs coutumes (s'habiller à l'indienne, fumer comme eux, utiliser des canots d'écorce).

Les colons voyageurs qui s'occupent de la traque sont connus sous le nom de coureurs des bois. Ils transportent les peaux en canot d'écorce depuis les postes de traites jusqu'aux comptoirs commerciaux. On les appelle aussi « les Indiens blancs » parce qu'ils ont adopté le mode de vie amérindien. Ils ont sensiblement contribué à la création d'un réseau de voies de communications, utile dans le développement géographique ultérieur du Canada (poussée vers l'Ouest et délimitation des frontières du Sud).

Dans la Nouvelle-France scindée à l'époque entre la vallée du Saint-Laurent (domaine des seigneurs) et l'hinterland (le territoire des coureurs des bois), deux idéologies dominantes et antinomiques ont vu le jour, en contribuant chacune selon des doses variables à la formation de la mentalité et de l'identité nationale canadienne :

- a) l'idéologie des nomades (des coureurs des bois) dont les traits sont la mobilité, la liberté ;
- b) l'idéologie des sédentaires (de l'habitant) caractérisée par l'enracinement.

Vivre avec les Amérindiens, près de la nature, mener une vie aventureuse, parcourir d'immenses territoires, refuser d'être assujéti, être son propre maître, tout cela a contribué à un état d'esprit particulier d'individualisme, fait du désir d'indépendance et de la volonté d'insubordination. Les écrits de l'époque parlent de la difficulté des pouvoirs religieux, militaire et civil à subordonner, à civiliser les coureurs des bois : ils préfèrent rester célibataires, ils ne paient pas la dîme au curé ou les impôts aux courtiers et refusent d'apprendre l'art militaire

7) La raquette, « semelle de neige amérindienne » selon Champlain et les *Relations* de Jésuites, quels que soient sa forme et son nom (« queue de castor », « patte d'ours », « montagnaises », « bout carré », etc.) sont à l'origine de la pratique du premier sport d'hiver en Nouvelle-France, en grand essor vers la seconde moitié du XIX^e siècle où naissent les premières associations. Vedettes du carnaval de Montréal, les clubs de raquettes connaissent le déclin à la fin du siècle à cause de l'explosion d'une bombe dans le palais de glaces. La relève sera assurée par le hockey sur glace, le premier sport national canadien.



organisé. Les chroniqueurs notent à leur égard qu'ils sont ingrats, ont leur propre discipline, manquent de fidélité dans l'amitié, qu'ils ont une légèreté naturelle qui les empêche de « faire attention aux devoirs », ou bien « On prétend qu'ils font mauvais Valets, c'est qu'ils ont le csur trop haut et qu'ils aiment trop leur liberté pour vouloir s'assujettir à servir » (François-Xavier de Charlevoix 404 et passim).

D'autre part, l'habitant pratique le morcellement des terres. Le régime seigneurial est un mode de peuplement qui favorise et concède des rangs comme structure administrative fondamentale, qui encourage les relations de parenté et de voisinage. Les gens d'un même rang, souvent liés par des liens de parenté, finissent par former de petites communautés closes à toutes les influences extérieures, ayant des règles rigides. La population sédentaire se disperse sur les territoires. Les familles sont nombreuses, gouvernées par un père aux pouvoirs absolus qui dicte la division du travail, la répartition des statuts et des rôles.

Les villes et les villages apparaissent progressivement, on compte une vingtaine de villages en 1760. La plaine du Saint-Laurent est découpée en seigneuries, des bandes longues et étroites, attribuées à un seigneur chargé de recruter son personnel, des colons censitaires qui cultiveront obligatoirement des lopins de terre. La notion de patrimoine et d'héritage devient primordiale. On prend soin de bien « placer » les enfants dans le but d'augmenter les rangs.

Conclusion

L'esprit de liberté et d'aventure du coureur des bois s'oppose donc au repliement sur soi-même et dans le giron familial propre à l'habitant. Le refus des contraintes, des normes est à l'opposé de la solidarité communautaire. La saisie de l'espace rencontre la durée dans le temps. Nomades et sédentaires mettent leur empreinte sur l'imaginaire collectif canadien. Depuis, le Canadien en général, le Québécois en particulier, perdure comme type particulier.

Une dimension étudiée par les psychologues contemporains s'appuie sur le comportement des gens qui donnent du sens aux choses et aux phénomènes qui les entourent. Suite à cette observation de soi-même et des autres, du besoin de clarté naissent des représentations mentales abstraites. La protection de l'image de soi influence le processus de la stéréotypisation (Cernat 151).

Pour continuer l'étude des représentations de l'hiver, nous invitons à la lecture et à l'analyse d'autres romans tels que *Agaguk* (1958) d'Yves Thériault, *Rue Deschambault* de Gabrielle Roy, *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, *L'Emmitouflé* de Louis Caron, *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais, *L'Hiver de force* de Réjean Ducharme ou encore *L'Hiver au csur* (1987) d'André Major.

Notre étude ponctuelle pourrait avoir des débouchés sur l'analyse des mythes de légitimation – attitudes, croyances, valeurs, idéologies – qui justifient les comportements discriminatoires envers certains groupes sur des critères ethniques (par exemple, voir de près les rapports entre les Blancs et les Indiens des colonies actuelles), religieux (par exemple, les survivances du catholicisme comme valeur-refuge au XIX^e siècle dans la littérature du terroir), politiques (libéral, socialiste, démocrate ?), voire sexuels.



Corpus

Vigneault, Gilles. *Tenir Paroles. Chansons*. vol. I. Montréal: Nouvelles éditions de l'Arc, 1983.

Hébert, Anne. *Kamouraska*. Paris: Seuil, 1970.

Morency, Pierre. *L'sil américain*. Montréal: Boréal, 1989.

Bibliographie sélective

Atherton, Stan et Jacques Leclair (éds.). *Aspects de l'identité canadienne/Aspects of Canadian Identity*. Rouen-Le Havre: Presses des Universités de Rouen et du Havre, 1988. Imprimé.

Bosche, Marc. « Des préjugés aux stéréotypes », *Sites.google.com. articlesmarbosche*. Copyright Marc Bosche, 2005-2007, Web. 20 septembre 2012.

Cernat, Vasile. *Psihologia stereotipurilor*. Iași: Polirom. coll. "Collegium", 2005. Imprimé.

Dubar, Claude. *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation*. Paris: Presses Universitaires de France. coll. « Le livre social », 2000. Imprimé.

Kristeva, Julia. *Étrangers à nous-mêmes*, Paris: Fayard, 1988. Imprimé.

Jodelet, Denise (s.l.d.). *Les Représentations sociales*. Paris: Presses Universitaires de France, 1989. Imprimé.

Légal, J.-B et Delouée, S. (2008), *Stéréotype, préjugés et discrimination*, Paris: Dunod, 2008. Imprimé.

Morel, Pierre (éd.). *Parcours québécois. Introduction à la littérature du Québec*. Chişinău: Cartier, 2007. Imprimé.

Ricœur, Paul. *Soi-même comme un autre*. Paris: Seuil, 1990. Imprimé.

Todorov, Tzvetan. *Nous et les autres*. Paris: Seuil, 1988. Imprimé.

Voiculescu, Liliana. *La représentation des identités sociales dans le roman canadien contemporain*. Lille: ANRT, 2011. Imprimé.

Wiemann, Heinz et Chamberland Roger (s.l.d. de). *Littérature québécoise. Des origines à nos jours. Textes et méthodes*. Québec, Hurtubise: HMH, 1996. Imprimé.

